

Alfred Rauber *

Faut le temps... pour l'urgence **

Brigitte Hatat et Laurence Martin, me sachant profiter depuis peu d'une paisible retraite, ont eu la délicate attention de me demander de travailler sur l'urgence, moi qui suis censé me passer d'une montre dorénavant, comme si j'avais tout mon temps, comme si j'en étais le maître. De maître, il n'y en a qu'un et je ne suis pas pressé de le rencontrer. Je suis donc toujours moi aussi dans l'urgence, l'urgence de la vie, *Not des Lebens* dit Freud. Il est vrai aussi que je continue à ma place d'analyste à tenter, comme le dit Lacan, de faire paire avec ces cas d'urgence ¹ qui sonnent à ma porte. Voici donc en guise d'introduction à notre année de travail quelques réflexions sur ce thème « Cas d'urgence » choisi par les collègues cliniques de l'EPFCL.

Quelle urgence !

Ce qui est déroutant pour beaucoup d'entre nous dans cet état d'urgence que nous vivons pour la deuxième fois, c'est que paradoxalement il ralentit le rythme de nos vies, il freine cette époque, sinon frénétique, rythmée par les calendriers, agendas et Post-it collés sur les écrans ou le frigo et remplis de ce qu'il y a à faire d'urgence... y compris chez les retraités parfois. Si vous tardez à démarrer au feu vert, vous risquez de gros ennuis, le badaud qui passe par là est censé envoyer la vidéo de l'événement illico aux chaînes d'info, et malheur si le smartphone est en panne. Bref, nous connaissons tous d'innombrables aspects de ces états d'urgence contemporains, aussi banals que pathétiques. Et je ne parle même pas de ceux, bien plus sérieux évidemment, qui hantent dorénavant l'humanité entière en plus de celle de la pandémie : urgence sociale, urgence climatique, là non plus la liste n'est pas exhaustive.

Nous vivons au « temps de l'urgence », écrit le philosophe Christophe Bouton ². Avec la révolution industrielle, le capitalisme a fait de l'optimisation du temps son credo : surtout pas de temps mort, de temps perdu ! La moindre miette doit être rentabilisée. Bien avant le philosophe, Charlot nous avait montré dans *Les Temps modernes* l'homme pris littéralement

dans les rouages de cette implacable machinerie, et ce qui la fait dérailler : ses bêtises, ses ratages, autrement dit : l'inconscient. Nous, les post-modernes, sommes un pas plus loin : la compression du temps ne concerne plus seulement le monde du travail mais infecte largement la vie privée, nos loisirs, comme on dit. Même les enfants ont un agenda de ministre tout en étant soignés pour hyperactivité. Un autre philosophe, l'Allemand Hartmut Rosa, reprend le concept d'aliénation de Marx pour montrer que l'accélération sociale est sur le point de franchir certains seuils au-delà desquels les êtres humains deviennent nécessairement aliénés, non seulement par rapport à leurs actions, aux objets avec lesquels ils vivent et travaillent, à la nature, au monde social, mais aussi par rapport au temps ³.

Cela n'est pas pour nous étonner, nous qui savons que l'homme depuis toujours est aliéné au temps de l'Autre. Dans sa détresse, *Hilflosigkeit*, le petit enfant est suspendu au temps de l'Autre qui veut bien prendre soin de lui à son propre rythme. La langue nous apprend à conjuguer les verbes au temps qu'il faut. L'inconscient nous montre un lien étrange à la temporalité, dit Freud. « Il n'y a rien dans le Ça qui correspond à une quelconque conception du temps, aucune reconnaissance d'un écoulement du temps ⁴. » Celui qui se met à parler sur un divan dans un discours apparemment bien ordonné, linéaire, découvre très vite un temps sens dessus dessous : les liens infantiles à la mère, au père, aux frères et sœurs sont toujours d'une actualité brûlante, les rêves qu'on a faits déjà mille fois donnent le tempo d'un temps qui ne passe pas. Le futur rêvé ou craint s' imagine sur fond de cette histoire que l'on se raconte, avec l'idée que l'on y trouverait enfin ce qui nous manque ⁵. Qu'est-ce qui nous fait donc courir ? Que cherchons-nous de répétition en répétition, de rêve en rêve ? Une analyse, dit Freud, doit conduire le sujet à un autre vécu du temps qui passe ⁶.

Mais de quoi ces urgences contemporaines sont-elles le symptôme ? Certes, du fait que dans l'ère du capitalisme le temps est devenu bel et bien un objet de la fureur comptable de notre époque. *Time is money*, disent les Anglo-Saxons depuis belle lurette. Et les objets pour faire de l'argent pululent, y compris ceux qui sont censés nous faire gagner du temps, de la machine à laver à l'ordinateur. Le résultat n'est pas évident du tout. Un outil majeur de tout marketing que l'on apprend dans les écoles de management est le « FOMO », *fear of missing out*, la peur d'en manquer. La stratégie consiste à créer subtilement la peur que notre voisin puisse posséder une chose que nous aurons peut-être du mal à trouver le lendemain, d'où urgence. C'est imparable. Là où le médecin répond à une urgence réelle, le capitalisme en crée une autre, parfaitement imaginaire. Nous voilà engagés

dans une course à couper le souffle. 5G, fibre optique, quelques secondes grappillées pour télécharger un document nous portent à l'enthousiasme.

Dieu, rappelons-nous, le Dieu de la Genèse, non seulement a pris son temps pour faire un monde, mais l'éternité était son apanage, maître absolu du temps. Les cloches des églises rythmant la journée en témoignaient. De cette place, le nouveau maître – la science – s'est emparé. Au point que l'éternité même est dorénavant son affaire. Certains scientifiques affirment pouvoir créer l'homme immortel d'ici dix-sept ans. Délire sans doute, mais le discours est à la toute-puissance et à l'immédiateté. L'homme pressé a du mal à supporter un retard, ou quelque chose qui ne fonctionne pas, autrement dit la contingence, une rencontre avec le réel. Cris scandalisés : l'Autre, l'État, la SNCF, le plombier ou qui sais-je encore, aurait dû anticiper ou du moins remettre la machine en route dans la minute même. Affolement qui réclame de faire, « faire tout ce qu'on peut faire », « faire n'importe quoi », mais faire, niant la dimension de l'impossible, dont nous savons qu'elle est notre boussole entre la vérité du désir et le réel.

Fuite en avant hors du temps et de l'espace qui tente d'endiguer l'angoisse engendrée par l'inadéquation même entre la promesse d'un « tout et tout de suite » et les limites que nous impose le fait d'être un corps parlant. Dans cette impatience trépignante, vous aurez reconnu l'enfant coléreux à la caisse du supermarché, pour lequel l'urgence des besoins refuse encore la médiation du désir de l'Autre, qui seule lui permettra de se séparer de ce moi impérialiste et peureux à la fois et d'entrer dans le temps de l'attente, temps du désir, lieu d'un autre interlocuteur que la mort et l'angoisse. C'est ce que nous appelons la division du sujet, castration symbolique dont notre époque ne veut pas entendre parler. Pied au plancher, nous aimerions croire qu'aucun réel ne puisse venir entraver la marche en avant.

Quelle urgence ?

C'est évidemment à cet endroit que, dans un premier temps, ces urgences contemporaines concernent la psychanalyse, les psychanalystes, tributaires que nous sommes du discours de l'époque.

« Cela crée des besoins », c'est ainsi que la direction d'un SESSAD a justifié l'arrêt d'une supervision menée depuis plusieurs années. Étant donné qu'elle a bel et bien continué avec un technicien du comportement, ce n'est pas du côté du coût qu'elle situait le problème, mais du côté de la comptabilité, de la rentabilité du temps. « Les besoins » étaient en vérité le désir de cette équipe, désir de comprendre. Autrement dit : son refus de réduire l'expérience humaine à une histoire de petites croix qui cocheraient

vrai ou faux, sain ou malade, refus d'ignorer la valeur de vérité du symptôme comme vérité du sujet et qui dit ce qui ne peut se dire autrement. Seulement, pour cela il faut du temps.

Le temps de la causalité psychique est tout autre que celui de la causalité physique des neurosciences. Elles sont même arrivées à une perversion du temps en prétendant prévenir la « délinquance » chez les tout petits enfants à partir d'un catalogue de soi-disant facteurs prédictifs. Cynisme absolu de la fatalité génétique qui rend vain tout trajet d'une existence : que voulez-vous, ça ne pouvait être autrement ! Ou les cellules de soutien psychologique d'urgence qui se précipitent sur le lieu d'un accident, d'un attentat, avec des conséquences dramatiques que ces interventions, passages à l'acte plutôt, peuvent produire. Dans la hâte de faire, dans la fureur d'aider à tout prix, elles court-circuitent toute possibilité d'une élaboration après coup quant à la rencontre avec un événement hors sens, et poussent les sujets dans l'impasse du statut de victime. Je parle évidemment de l'idéologie aux commandes et non pas du travail remarquable que de nombreux psychologues y font malgré elle. L'homme pressé peut aussi trouver son bonheur sur le marché des innombrables offres de thérapies brèves, gestion du stress, relaxation et que sais-je encore, et qui, elles aussi dans la hâte – quel paradoxe –, prétendent lui redonner du temps ! Il s'agit de rendre fluide la circulation des hommes, des biens, des capitaux, vite et sans faire de bruit, et le désordre créé par le confinement en est la preuve. Il y en a évidemment qui y trouvent leur compte. Mais pour d'autres, épuisés par cette course effrénée, épuisés par les urgences du moi, il arrive que se fasse entendre un certain fracas : celui du symptôme. Il arrive aussi qu'un événement traumatique qui échappe à toute programmation vienne ébranler le fantasme. Est venu alors le temps pour passer de l'urgence de l'homme à celle du sujet, à son rapport à l'inconscient.

Nous voilà dans notre champ : l'urgence de l'enfant réveillé par un cauchemar, mis à l'épreuve du « fait d'exister comme corps ⁷ » face à une jouissance obscure, sans nom et hors sens. Et à cet irreprésentable il faudra donner un nom, l'araignée, le loup, le virus, peu importe, mais l'interpréter par la représentation signifiante et imaginaire. Le lendemain, vite une feuille et des crayons : ce corps de jouissance, il faut le dessiner. Ce n'est pas pour faire joli mais pour faire tenir un monde. L'urgence de l'artiste, qui, de son regard latéral sur le rapport intime qu'il entretient avec sa jouissance, revient inlassablement sur ce point de réel, se faisant un devoir de dire, de peindre, de chanter ce point encore et encore – ce à quoi la langue, elle, manque.

L'adolescent, ce sujet en urgence permanente, est convoqué à répondre en tant que corps sexué et désirant. L'éveil (du printemps) concernant le choix sexué infantile programme la hâte de conclure dans une mise en scène d'une temporalité d'après-coup, dit Freud⁸. Et que dire des vieux ? Je pense à ma grand-mère qui avait perdu la tête, disait-on à l'époque. Perdre la tête, cette machine à penser, c'est mieux, je trouve, que Alzheimer. Il fallait qu'elle rentre d'urgence à la maison, son père l'attendait. Alors elle sortait par l'arrière de la maison ; arrivée devant, elle disait : « C'est ici », et à peine rentrée elle recommençait. Comme si de sa marche elle dessinait le circuit de la pulsion, ridiculisant le chrono-maître et notre conception d'un temps linéaire, dont les physiciens disent d'ailleurs qu'elle est délirante. Je me demande s'il n'y a pas là, dans ce dépouillement absolu, la quintessence de ce que Freud appelait *die Not des Lebens*, traduit par « l'urgence de la vie ».

Die Not des Lebens, urgence de la vie

Tout au long de son œuvre, Freud y revient sous des appellations différentes : la dureté de la vie (*die Schwere des Lebens*), la réalité cruelle (*die Grausame Wirklichkeit*), le pouvoir écrasant de la nature (*die Erdrückende Übermacht der Natur*), les grandes nécessités du destin (*die großen Schicksalsnotwendigkeiten*), la force obscure du destin (*die Dunkle Macht des Schicksals*). Il utilise souvent le mot grec *Ananké*, qui depuis la théogonie orphique est une des *protogenoi*, des premiers-nés, précurseurs des dieux. Elle est la déesse de l'inéluctable, de la contrainte et de la nécessité. Elle apparaît comme un être serpentiforme et aurait, avec son compagnon qui n'est autre que... Chronos, dieu du temps, créé le monde.

En ouvrant un dictionnaire à *die Not*, on trouve comme traduction la misère ou le besoin, la détresse, la nécessité. Un hébergement provisoire est ainsi *eine Notunterkunft*, le médecin urgentiste *ein Notarzt* et les besoins naturels *die Notdurft*. L'usage qu'en fait Freud couvre de multiples aspects, certains à première vue tout à fait banals comme les difficultés financières au début de sa carrière (*Sur les souvenirs-écrans*, 1899). Il suppose que l'homme contraint par *die Not* à un travail dur tombe moins souvent dans la névrose (*Les Écrits techniques, Le Début du traitement*, 1912). La première réalisation théorique des hommes fut la création des esprits, reconnaissance d'*Ananké* qui s'oppose au narcissisme (*Totem et tabou*, 1913). Et c'est à elle qu'est due notre mort, plutôt qu'au hasard, à la contingence, qu'on aurait peut-être pu éviter (*Au-delà du principe du plaisir*, 1920). La religion est cette illusion qui nous permet de supporter la dureté de la vie et sa fin inéluctable (*L'Avenir d'une illusion*, 1927). Tout comme l'art, ce narcotique

doux, fuite fugace en dehors de notre misère. Tout comme la recherche, y compris celle de l'enfant voulant savoir d'où viennent les bébés afin d'éviter, si possible, la venue d'un petit frère ou d'une petite sœur (*Des théories sexuelles infantiles*, 1908). L'urgence de la vie est ainsi la grande éducatrice de l'humanité au même titre que d'autres autorités comme les parents, les enseignants (*Le Problème économique du masochisme*, 1924), mais au prix du renoncement à la satisfaction pulsionnelle (*La Morale sexuelle civilisée et la maladie nerveuse des temps modernes*, 1908). En résultent névrose et psychose, expressions de la rébellion du ça contre le monde extérieur, autrement dit son incapacité à s'adapter à la *Not* (*La Perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose*, 1924).

Dans le *Court abrégé de psychanalyse* de 1924, Freud résume donc : « [...] le moteur capital de l'évolution de la civilisation humaine a été la nécessité réelle externe, qui refusait à l'homme la satisfaction confortable de ses besoins naturels et l'exposait à d'énormes dangers. Cette frustration venue de l'extérieur le contraignit au combat avec la réalité, qui débouchait pour une part sur une adaptation à celle-ci, pour une autre part sur sa maîtrise, mais le contraignit aussi à la communauté de travail et à la cohabitation avec ses semblables, ce à quoi était lié au départ un renoncement à toutes sortes de motions pulsionnelles impossibles à satisfaire socialement. Avec les progrès ultérieurs de la culture grandirent également les exigences du refoulement ⁹ ». Retenons qu'à cet endroit Freud précise : frustration venue de l'extérieur !

Il poursuit : « La psychanalyse a montré que ce sont en majorité, mais non exclusivement, des motions pulsionnelles sexuelles qui tombent sous le coup de cette répression culturelle. Une partie de celles-ci présente dès lors la précieuse propriété de se laisser détourner de leurs buts immédiats et ainsi en tant que tendances "sublimées" de mettre leur énergie à la disposition de l'évolution culturelle. Mais une autre partie demeure dans l'inconscient en tant que motion de désir insatisfaite et pousse [*drängt*] à la satisfaction, quelle qu'elle soit ¹⁰. » Quelque chose pousse, Freud utilise le verbe *drängen*. Une deuxième incursion dans le dictionnaire nous est ici d'un grand secours. Car en allemand on dira *das ist dringend* pour « c'est urgent », et non pas *das ist nötig* (« c'est nécessaire »). On utilise le verbe *dringen* la plupart du temps avec différentes prépositions pour signifier pousser, traverser, pénétrer, parvenir jusqu'à, insister, exiger, presser. Ce verbe non seulement a la même racine que *drängen*, mais a été remplacé peu à peu par celui-ci – du moins dans sa forme transitive –, que l'on trouve donc notamment dans *die Verdrängung*. Question donc dans l'urgence : *Was drängt ?*, « qu'est-ce qui pousse ? »

Commençons par une question que Freud se pose, pose au lecteur dans la *Traumdeutung*, et qui passe souvent inaperçue : « Pourquoi, pendant le sommeil, l'inconscient ne peut proposer rien d'autre que la force motrice [*Triebkraft*] d'une réalisation d'un désir ¹¹ ? » Pas de désirs ou fantasmes donc, mais une force motrice qui pulse, qui pousse. Freud reprend le fil de ses réflexions menées dès *l'Esquisse*. En 1895, il conçoit le psychique comme un appareil fonctionnant selon le principe de constance dont le but serait d'éviter l'augmentation de l'excitation afin de rester dans l'homéostasie. Et c'est la *Not* qui perturbe le système. Si une excitation interne constante augmente chez le nouveau-né, la faim tout d'abord, la décharge par la motilité ne suffit plus. Dans cette situation de pur besoin, la satisfaction lui est proposée de l'extérieur sans qu'il l'ait demandée et sans en avoir une représentation. Cette expérience laisse alors une trace mnésique qui lie l'apparition de l'excitation à la satisfaction et à son objet. C'est cette trace mnésique qui constitue la représentation du processus pulsionnel pour l'enfant. À partir de là, dit Freud, plus rien ne sera comme avant. Avant, après : Freud introduit expressément la dimension du temps ! Une sorte de Big Bang, l'heure zéro du sujet. À la prochaine apparition du besoin, il y aura grâce à ce lien une motion psychique qui investira à nouveau l'image mnésique de cette perception pour reconstituer la première satisfaction. Pour Freud, c'est ce que nous appelons un désir.

La première activité psychique vise donc une identité de perception, à savoir la répétition de la perception liée à la satisfaction. La réapparition devient ainsi le plus court chemin vers l'accomplissement du désir, au point que l'enfant, pendant un temps, a tendance à confondre l'image mnésique avec l'événement présent et à se satisfaire sur le mode hallucinatoire. Seulement, la satisfaction, réelle, et la jouissance qu'elle produit n'arrivent pas : c'est le corps, corps vivant, qui y objecte. Et si le petit d'homme ne veut pas mourir de faim, il faut que soit stoppée cette régression, qu'il soit chassé de ce lieu impossible d'un accomplissement hallucinatoire. Comment ? Dans *l'Esquisse*, Freud parle d'un *Realitätszeichen*, signe de la réalité, produit par le corps et qui freine le surinvestissement potentiellement fatal de la fantaisie hallucinatoire. L'énergie ainsi réorientée permet la distinction entre perception actuelle et remémoration. Expérience amère, dit Freud : entériner le caractère irréalisable du désir initial, entériner la différence, sans laquelle une répétition n'est pas identifiable comme telle, entériner la faille qu'ouvre la dimension du temps au fond de son être. Pour être, pour vivre tout court, l'enfant devra quitter ce lieu et ce temps primitifs. Dans la *Traumdeutung*, cette sortie par l'épreuve de réalité produit un second système qui permet la maîtrise de la motilité arbitraire, l'enfant criera, s'agitiera dans l'intention

de faire signe de son état de détresse. Chez Freud, l'urgence de la vie est toujours aussi *urgence à vivre*.

Revenons sur ces éléments à partir de la reprise et des développements de Lacan. Le désir n'a pas d'objet dans la réalité, il est lié à un manque, manque-à-être qu'aucun objet réel ne pourra combler. L'objet du désir et objet cause du désir à la fois, Lacan le désigne comme objet *a*. Le désir mobilise le sujet vers l'objet pulsionnel qui lui aussi ne peut être qu'un objet métonymique, ce qui distingue la pulsion du besoin. Car aucun objet du besoin ne peut satisfaire la pulsion, qui vise non pas le bout de pain mais le plaisir qui s'y rattache.

Cette différenciation en introduit une autre, celle entre besoin et demande. Car cette dernière, au-delà de la demande de satisfaction du besoin, se double d'un en-plus, qui est demande d'amour, qui, elle, est toujours demande d'être. Arrimée au corps, la demande noue désir et pulsion par le seul fait d'un dire. Les signes de l'enfant qui crie, qui s'agite, interprétés par l'autre, prennent sens, et sa réponse inscrit l'enfant dans le symbolique et le fera entrer dans le langage et le cycle des demandes. L'expérience de la toute première satisfaction est ainsi perdue à jamais. Les retrouvailles avec cette jouissance première non médiatisée par la demande seront dorénavant impossibles, jouissance innommable, sauf à l'appeler *das Ding*, la Chose. Cette césure, nous l'appelons castration symbolique. Et ce n'est que sur fond de ce manque que la pulsion est pensable, dit Marc Strauss, en tant que le manque pousse le sujet à chercher son complément justement dans cet Autre, cause de son manque. « Au fond, poursuit-il, la pulsion, c'est ce qui fait prendre l'initiative à l'effet du signifiant qu'est le sujet, c'est-à-dire lui fait prendre la parole, ou du moins le fait entrer dans le discours ¹². »

Dans le *Séminaire VII*, Lacan dit : « Ce qu'il y a dans *Das Ding*, c'est le secret véritable. [...] Si Freud parle de principe de réalité, c'est pour nous le montrer toujours par un certain côté tenu en échec, et n'aboutissant à se faire valoir que sur la marge, et par une sorte de pression dont on pourrait dire, si les choses n'allaient infiniment plus loin, que c'est ce que Freud appelle, non pas [...] les besoins vitaux, mais, dans le texte allemand, *die Not des Lebens*. Formule infiniment plus forte. Quelque chose qui veut. Le besoin et non pas *les* besoins. La pression, l'urgence. L'état de *Not*, c'est l'état d'urgence de la vie ¹³. » C'est elle qui pousse, qui presse à travers la pulsion, et la pulsion, elle trouve toujours à se satisfaire. Même si le sujet peut s'en plaindre à l'occasion, il est toujours heureux au niveau de la pulsion, dit Lacan. Béatitude aussi silencieuse que précaire, car le symptôme, une mauvaise rencontre, l'imprévu peuvent faire du bruit, faire voler

en éclats les coordonnées routinières du temps et de l'espace et précipiter le sujet dans une autre temporalité dont l'angoisse est le signal.

Urgence... à dire

Il me semble que ce qu'on appelle les « troubles », et notamment les addictions, témoignent particulièrement bien de cette possible émergence d'une urgence subjective et de ses coordonnées. Pourquoi ? La plupart du temps, ce n'est pas que l'addiction soit devenue un symptôme dont le sujet voudrait se débarrasser, mais c'est l'effraction du réel, l'imminence d'une perte, par exemple lorsque le partenaire menace de s'en aller, qui préside à un réveil, et le fait se précipiter éventuellement chez un analyste. Mariage heureux, disait Freud pour l'alcoolique et sa bouteille, façon de ne pas se confronter à l'absence du rapport sexuel. L'urgence, que j'ai appelée tout à l'heure celle du moi, est de pouvoir accéder sans cesse à une satisfaction immédiate, à une jouissance pure, mais qui n'apprend strictement rien sur ce que serait un désir lié à l'Autre. « Pour permettre à l'infinitude de la jouissance de condescendre au désir, il s'agit de la marquer d'une interdiction, ce qui implique un sacrifice : le choix du phallus et de la castration donne corps à la jouissance dans la dialectique du désir ¹⁴. » L'addiction semble être ainsi le paradigme du discours du capitalisme. Ce qu'elle vise, c'est l'accumulation, une présence qui jamais ne fait défaut. Les expériences liées à l'addiction s'empilent sans qu'elles fassent répétition justement, hors temps, d'où l'absence de plaintes souvent. Car c'est une auto-jouissance qui ne demande rien à l'Autre, ayant comme partenaire le corps même du sujet. Pas d'aliénation au désir de l'Autre, au temps de l'Autre. Il faut que le fantasme vacille pour qu'un sujet en appelle à l'Autre, autrement dit, qu'il suppose que ce qui lui arrive doit avoir un sens. Et il faudra du temps pour passer de l'urgence des besoins qui commémorent cette jouissance d'un temps inaugural, à une autre : celle d'un besoin de « se dire ».

Il arrive souvent que les premiers entretiens soient marqués par un flot de mots ininterrompu, comme s'il n'y avait pas de temps à perdre. Mais curieusement, cela donne l'impression que le sujet n'est pas acteur mais comme agi par ce texte. Seule la fin de séance, vécue comme abrupte, coupe alors quelque peu le souffle. Comme si, dans ce temps éternel infini du langage – on peut toujours ajouter un mot, une phrase, et encore une... –, devient audible une autre temporalité, limitée, celle du corps parlant, nouage entre corps et *lalangue*, affecté de jouissance. Le « truc analytique », disait Brigitte Hatat au mois de mars à Rennes, tient du poétique, du bruissement de la langue, plutôt que du sens. J'ajouterais volontiers non pas du texte mais du tempo, des silences, des coupures qui introduisent à

un autre temps. Le texte satisfait aux besoins, mais l'urgence de la vie, en tant qu'elle tient de notre statut de parlêtre pour Freud et Lacan, vise au-delà. Elle se sert du texte, en quête de la vérité, le dernier mot qui dirait l'être. Peine perdue, le trou creusé par le réel dans la langue, à l'origine même de la course, la rend vaine. Ne reste-t-il pas alors que le chemin lui-même comme satisfaction de l'urgence d'un vouloir dire ? Avec la possibilité, non pas de retrouver le temps perdu à jamais, mais ce que chaque un, chaque une a de singulier pour se débrouiller du temps présent, réel. C'est vite dit, mais des fois ça dure... le temps qu'il faut.

Mots-clés : temporalité, urgence à vivre, dire.

*[↑](#) Du pôle 9, Ouest.

**[↑](#) Visioconférence prononcée à Reims le 7 novembre 2020.

1. [↑](#) Cf. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 572-573.
2. [↑](#) C. Bouton, *Le Temps de l'urgence*, Lormont, Le Bord de l'eau, 2013.
3. [↑](#) H. Rosa, *Beschleunigung und Entfremdung*, Suhrkamp, Ffm, 2013.
4. [↑](#) S. Freud, « Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung », in *die Psychoanalyse* Nr. 31, *Studienausgabe* Bd. 1, Fischer, Ffm, 1997, p. 511, traduction A. R.
5. [↑](#) Cf. B. Nominé, « Le temps : un objet logique », *Champ lacanien, Revue de psychanalyse*, n° 7, *Le Temps dans la psychanalyse, la psychanalyse dans le temps*, Paris, EPFCL, 2009.
6. [↑](#) Cf. S. Freud, « Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung », art. cit.
7. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 74.
8. [↑](#) Cf. S. Freud, *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, *Studienausgabe* Bd. 5, Fischer, Ffm, 1972, p. 137-138.
9. [↑](#) S. Freud, *Kurzer Abriss der Psychoanalyse*, *Gesammelte Werke* Bd. XIII, Fischer, Ffm, 1998, p. 424-425.
10. [↑](#) *Ibid.*
11. [↑](#) S. Freud, *Die Traumdeutung*, *Gesammelte Werke* Bd. II/III, Fischer, Ffm, 1987, p. 570.
12. [↑](#) M. Strauss, « Entre », *Revue des collègues cliniques du Champ lacanien*, n° 2, *Clinique des pulsions*, Paris, 2003, p. 198.
13. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 58.
14. [↑](#) A. Izcovich, « Les paradoxes de l'effet d'écrit », *Champ lacanien, Revue de psychanalyse*, n° 16, *Les Paradoxes du désir*, Paris, EPFCL, 2015, p. 57.